Jean Yves Collette

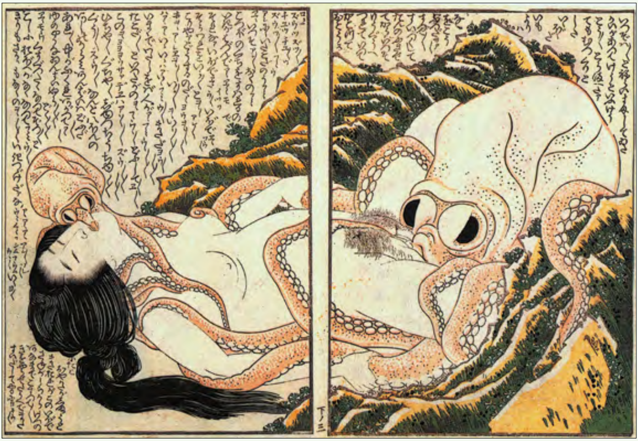
L'Équipage d'Anna

INCANTATION BESTIALE

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

De toutes les aberrations sexuelles,
la pire est la chasteté.

Anatole France



Hokusai Katsuskika (1760-1849),
Le Rêve de la femme du pêcheur (vers 1820).

Anna parle toute seule…
Sur la scène sombre, l’éclairage absent.
Sur les planches peintes d’un noir mat,
très salissant, elle bouge à peine.
Plutôt, elle se dandine sur place.
C’est ainsi, mais nous ne la voyons pas.

Elle parle, mais nous ne l’entendons pas vraiment ;
nous n’entendons que des mots à demi effacés
que nous croyons découvrir,
qui pourraient nous renseigner :
il n’en est rien.

Nous ne voyons pas encore Anna ;
nous croyons savoir qu’elle est vêtue de noir
et qu’elle se cache dans la couleur du rideau.
C’est ce que nous imaginons.

Un point de lumière apparaît au sol,
à peine plus gros qu’une pomme.
Le point lui servira-t-il de repère ?
Nous apercevons le point ; nous n’apercevons pas Anna.

Nous commençons à mieux entendre ses paroles :
« Regardez mon équipage, dit-elle,
« le mâle attirail dont il dispose. »
Nous entendons la voix, mais la vue de l’équipage
et celle de son attirail, non pas !

Anna reprend – et nous l’entendons dire : « Au pied » et nous…
Nous comprenons que l’équipage se place à ses pieds et qu’il attend.
La maîtresse cachée explique :
« Sa tête est tendue vers la mienne,
« dans le noir comme dans la lumière,
« son regard dévore le mien…
« Ses yeux n’attendent qu’un signe. »

Anna reprend – et nous l'entendons dire : « Avance » et nous…
Nous imaginons qu'un mouvement – court,
étant donné l'exiguïté de la scène – correspondra à l'ordre donné.

Pour qu'il s'avance vers le point de lumière,
Anna pousse l'équipage, qui semble résister.
Nous l'apercevons à peine ; la hauteur des yeux
nous fait comprendre que « l'animal »
est à quatre pattes ou qu'il est de petite taille ;
nous le devinons plutôt que nous ne le voyons…
Des parties de chair se détachent du fond de scène –
noir – car l'équipage est masqué de la même couleur.

Nous soupçonnons des joues, le reflet d'une épaule.
Nous entrevoyons une chaîne discrète qui luit autour du cou…
Une flamme folle brille dans les yeux ;
quand paraît cet éclair venu de nulle part,
une terreur surgit des trous du masque.

Anna n'est qu'une voix,
l'équipage n'est qu'une bête dominée,
la scène n'est que la nuit…
mais, à qui veut l'entendre, elle explique
que son attelage est bel et fort et qu'il possède un muscle inattendu
qu'il est tentant de mobiliser sans répit.

Nous, le public d'Anna, ne sommes que des faire-valoir,
des yeux avides, des oreilles excitables,
des langues humides, des nez à l'odorat canin…
Nous flairons ; nous sommes à l'affût de sensations et de lieux
jusqu'ici inconnus et de provocations sensuelles.

Anna reprend – et nous l'entendons dire : « Assis » et nous…
Nous qui sommes assis dans le noir,
dans quelques fauteuils disposés autour de la scène,
comme si nous n'étions que des spectateurs inventés,

nous nous surprenons à fondre dans notre siège.

Du même souffle, Anna ajoute :
« Je suis sévère quand il ne remplit pas son service,
« quand il ne le remplit pas comme je le veux… »
Elle laisse entendre qu’elle ne manque pas d’imagination,
qu’elle connaît des sévices qui font de l’effet à l’équipage,
qu’elle sait être brutale si nécessaire :
« Je le pince s’il manque d’assiduité, s’il manque de patience,
« s’il est en retard, s’il est en avance,
« s’il veut faire trop vite, s’il manque de rigueur… »

Mais les explications d’Anna sont de mauvaise foi,
car l’équipage bien dressé est dévoué.

~

Spectateurs, ce que nous savons de la bête enrobée de noir,
qu’Anna appelle son « équipage », se résume à peu de chose :
sous les masques et attirails, nous devinons que l’animal
est nu et que ses membres sont zébrés de lanières.

Ce que nous voyons de la tête ne nous mène pas loin :
elle est ronde, dessinée par le tissu ;
l’ombre et la lumière montrent les nez et joues proéminents ;
les yeux hallucinés paraissent contenus par le loup…
Nous nous demandons si la bouche négroïde fermée
nous renseignera sur sa finalité obscure.

L’objet du spectacle serait l’habileté de l’équipage
à accomplir des tâches de manière peu commune.
La mise en scène, quasi inexistante, ressemble à une pensée.
Nous attendons des gestes pour la concrétiser.

~

Anna reprend – et nous l’entendons dire : « Écoute... » et nous...
Nous, à cet appel, semblables à la bête,
pressés de nous affranchir de la noire attente,
nous devenons impatients.
À l’adresse de l’équipage, elle ajoute :
« Je parle à celles et ceux qui nous regardent ;
« je sais que tu comprends leur langage... »

La voix d’Anna s’élève ; elle s’adresse à nous :
« L’équipage est dressé pour s’acquitter de services
« que nul autre ne peut me rendre de telle manière,
« et qui me donnent des plaisirs qui durent longtemps.
« Quant à l’équipage, il tire de sa fonction une satisfaction,
« une excitation sans pareilles pour un animal en laisse... »

Pendant que la voix coule dans le noir,
une main gantée lui tapote le crâne et –
s’agit-il d’un signe ? – l’équipage se déplace.
Nous ne voyons plus sa tête masquée,
mais nous apprécions la finesse de ses flancs et ses pattes musclées ;
nous apprécions aussi la manière savante
dont les bandelettes noires entourent et écartent le cul de l’animal
et le découpent à intervalles réguliers ;
puis, à la fin, au milieu, dans les bribes de lumière,
le regard que nous jetons sur un appareil momifié,
énorme, qui se maintient raide et rouge.

~

L’animal qui nous tourne le dos désormais affronte Anna ;
le pubis de la femme se trouve devant le museau de la bête ;
l’odorat de l’équipage s’en trouve cruellement agacé.

Anna reprend – et nous l’entendons dire :
« Cherche, cherche l’odeur de ta maîtresse » et nous...
Avec la bête, nous cherchons à découvrir l’odeur.

Des émanations volatiles atteignent l'animal;
des effluves folles et fortes l'enchantent.
Mais, dès lors qu'elles lui parviennent,
l'équipage en est privé : les odeurs s'effacent.

Nous percevons des mouvements dans le noir,
mais nous ne les voyons pas plus que les autres mouvements.
Peut-être sommes-nous victimes d'une supercherie?
Anna mêle les cartes : nous croyons qu'elle se retourne.
Sa voix, moins ferme, qui semble s'éloigner, répète : «Cherche...»

~

Tout ce noir est énervant. L'atmosphère s'alourdit.
Nous, spectateurs vêtus comme la nuit,
nous nous cachons dans des fauteuils sombres.
Nous avons entendu des paroles stimulantes,
mais nous sommes venus pour voir
et aucune vue ne nous est donnée.

L'air est chargé. Tous les bruits de ventilation ont été bannis
pour que nous puissions entendre le moindre souffle.
C'est la nuit. Vu de nos sièges, simple repère,
le cercle blanc, au devant de la scène, n'éclaire pas.
Nous sommes scellés dans une salle
d'où le spectacle attendu semble s'enfuir.

~

Nous savons que le museau de l'équipage
est tendu vers le corps d'Anna... Nous attendons.

Anna reprend – et nous l'entendons dire : «Fouille» et nous...
Nous imaginons le museau de l'animal,
sa truffe humide chercher dans la robe de charbon.
La tête s'anime et le tissu est froissé;

devant l’estrade noire, nous fermons les yeux
pour mieux voir la scène dans nos têtes et avec nos sens.

La tête disparaît ; nous croyons qu’elle se penche.
Elle ne réapparaît pas mais elle se relève,
car elle soulève avec elle un pan de la robe.
Nous apercevons un peu de la peau lumineuse d’Anna,
ses jambes et ses cuisses révèlent qu’elle nous tourne le dos.
Projections fugitives, les formes laiteuses disparaissent
à mesure que l’équipage se redresse et que la robe retombe.
Alors nous savons que la truffe humide pousse la chair et la fouille ;
nous percevons le souffle pendant qu’elle s’ébat dans les fesses.

Nous, qui sommes venus pour le plaisir de voir,
nous ne verrons pas les fesses d’Anna.
Ne pas les voir ouvertes, ne pas les voir entreprises
par l’équipage innommé, les rend plus belles que le jour.

L’action dure encore : nous l’entendons !
Anna se laisse aller à des bruits de bouche, à des sons brefs,
qui ne sont pas des paroles, qui viennent des profondeurs.
Puis, le mouvement cesse ; le silence revient.

Le silence persiste longtemps ; il rendra précieux
les gémissements entendus, sortis du ventre.

Dans nos fauteuils, nos sexes tendus, nos sexes humides
sont à l’étroit dans nos vêtements de spectateurs.

~

Anna déclare, dans la nuit de la scène :
« J’aurais dû vous présenter mon équipage
« qui possède un si mâle attirail.
« Je l’ai nommé ‹ Sinatra ›. Je pensais à la bête de scène –
« et à la masse prétentieuse – et je souriais de la voir soumise.

« Le patronyme allait bien à ses talents de fouisseur,
« à sa race canine, à ses lèvres baveuses...
« Tout me semblait approprié. »

* * *

Après une longue pause, elle ajoute qu'elle s'abstiendra de parler,
sauf pour commander à Sinatra les gestes qu'il faut,
dès qu'elle aura apporté les précisions qui suivent :
« Dans ce théâtre de poche, c'est aux yeux de regarder,
« aux saliveurs de saliver comme c'est aux mouilleuses de mouiller » ;
[par conséquent],
« les spectatrices et les spectateurs qui demeureront ‹ secs ›
« sauront qu'ils ne sont pas à leur place ;
« ensorcelés par le chant de la maîtresse de Sinatra,
« ils voudront s'arracher les oreilles ;
« les regardeurs qui regarderont tout en ayant peur de regarder
« jetteront leurs yeux, car la proximité de la scène les rendra fous. »

* * *

Un silence encore ; l'équipage s'assoit et Anna nous fait face.
C'est ce que nous pouvons supposer.

Les trépignements cessent. L'habile animal se met en position :
il respire plus vite, il s'oxygène, il se lèche les babines,
il est plein d'amour ; il va bientôt travailler avec application
au plaisir de sa maîtresse, lui qui connaît bien son métier.
Sans difficulté, il va enfoncer progressivement et remuer
son « attirail » de manière savante ;
il ne fera plus qu'un avec Anna,
car chaque fois qu'un rapport s'établit, elle lui appartient.

Sur la scène, tel un personnage de la *commedia dell'arte*
en mal d'improviser son rôle, il est patient, il est immobile,
il se retient, il attend « ses » ordres. Trop d'empressement

et il serait repoussé ou recevrait des coups.

Devant l’équipage musclé, Anna retarde l’action.
Elle sait que, dans un futur proche, elle ne sera plus la même.
Pour le moment, elle lui ouvre l’appétit : sur la scène,
au milieu de la nuit, elle frotte ses lèvres sur son museau…
Sans que nous n’en entendions le sens,
elle lui parle avec les mots de sa langue.

~

L’envie qu’Anna maîtrisait jusque là,
elle la ressent de plus en plus fort.
Des sensations la pressent ; elle ne veut plus leur résister.

Elle relève lentement sa robe noire qui frôlait le sol ;
elle découvre ses jambes et elles apportent de la lumière ;
elle expose ses genoux et ses cuisses,
et les yeux des spectateurs brûlent ;
elle montre son pubis et sa vulve en partie dénudée…
Dissimulée dans des plis noirs, nous ne verrons rien d’autre d’Anna
qui froisse son vêtement, probablement dans une ceinture…

Anna reprend – et nous l’entendons dire : « Lave, lèche » et nous…
Nous qui bavons dans le noir, nous sommes déçus
que des mots si brefs produisent une attente si longue.

Les jambes ouvertes laissent voir un écartement spectaculaire.
Anna domine l’équipage, elle le surplombe, elle va l’aboucher.
Nous ne la quittons pas des yeux ;
nous sommes avides d’événements.
Le corps d’Anna chevauche la tête et bientôt l’enserre.
Pendant une seconde, ils s’ajustent, car le muscle est dans la bouche.

Suspendue au-dessus de l’attirail tout entier dévoué à son plaisir,

Anna sait que son sexe enveloppé, sera labouré, rempli,
trituré avec intensité pendant de longues minutes
– dans les faits, autant qu’elle le voudra –
aussi longtemps qu’elle pourra résister aux assauts,
jusqu’à la fièvre.

Pour le moment, Anna laisse faire, se laisse faire ;
elle se contente de savourer les mouvements, les pressions,
les pénétrations et les retraits que sa vulve subit,
tendant un peu ses muscles, inclinant sa tête vers l’arrière.

C’est en tout cas ce que nous croyons voir
quand elle projette son bassin vers l’avant,
quand ses mains s’agrippent à la tête de l’équipage
cherchant à fixer la grande bouche qui bave
et à maintenir l’attirail – la langue – au plus près de sa chair.

La langue est grosse, elle est large, elle est assez rapeuse,
elle est partout, elle est lente comme il le faut,
elle est humide à souhait, et huileuse, et gourmande,
et attirée sans retenue par l’enfer sans mesure qui se déhanche.

~

L’équipage empressé réinvente la gourmandise du poulpe.

~

Maintenant nous en sommes sûrs…
Des sons parviennent à nos oreilles, des han ! et des hum !
bien distincts, et d’autres sons de cette catégorie traînante,
qui se prononcent la bouche fermée
aussi bien que la bouche ouverte,
et qui s’étirent.

Par moments, nous apercevons des mouvements involontaires.

Nous entrevoyons les muscles des cuisses ou du ventre qui saillent.
Nous discernons le hérissement du duvet
qui brille sur la peau humide.
La proximité de la scène nous autorise à voir
tout ce qui n’est pas caché dans la nuit,
du muscle de l’équipage et de la chair d’Anna.

Anna tient fermement la tête de l’équipage entre ses cuisses
et la remue, la frotte, la déplace,
l’ajuste sans cesse, car la langue est glissante ;
Anna ne veut rien perdre de ce bouche à bouche luxuriant
ni de la jouissance à venir à laquelle elle aspire.

Aspirer (nous préférons « sucer ») n’est pas un vain mot.
La bouche est si mouillée, la mise en bouche est si complète
et la vulve d’Anna est si coulante que nous entendons,
au gré des mouvements de la langue, un clapotis, en même temps
que nous distinguons d’autres bruits de bouche et de gorge.

~

Comme nous avons pu le lire dans des romans à suspens,
« L’atmosphère est à tailler au couteau ! »

Installés en cercle dans la pénombre de la scène,
nous entendons tous les sens d’Anna hurler en silence :
les réflexes, le crescendo sonore, les muscles bandés,
l’écrasement du singulier équipage entre les cuisses,
le souffle précipité – une vague panique dans la respiration…

L’accélération du mouvement n’indique pas l’aboutissement :
à la simplification des gestes et à leur ardeur, au contraire,
s’ajoute une concentration délicate qui mobilise tout,
qui nous permettra de reconnaître l’arrivée imminente
de la jouissance haletante, de sa délectation
et de son épanouissement sublime,

qui se déroulera là, sur la scène baignée de noir.

Le mouvement ralentit de plus en plus, pensons-nous,
comme si la langue (l'attirail) de l'équipage s'était soudée
à la vulve, aux lèvres, au clitoris, aux poils d'Anna,
entre ses jambes, et qu'elle ne puisse plus s'en détacher,
comme la langue d'un enfant sur un glaçon, dehors, en hiver.

Calés dans leur fauteuil, les spectateurs sont exaltés :
pour accompagner Anna, la plupart avaient détaché leur ceinture
et glissé une main dans leurs vêtements.

Quand la jouissance envahit la performeuse
et que peu après elle se soit mise à l'exprimer avec force,
un écho dans la salle – peut-être par mimétisme – l'accompagne.
Il se lie à elle dans l'orgasme unique
qu'elle nous donne en spectacle,
qu'Anna prolonge tant qu'elle le peut,
y allant de quelques mouvements du bassin,
se frottant à quelque chose de vif,
arrachant à son corps d'ultimes sensations.

~

Anna se repose, le sexe attaché à la bouche immobile de l'équipage.
Elle reprend son souffle tandis que s'atténuent trop tôt
les vagues qui ont emporté son esprit et perturbé son corps.

Anna reprend – et nous l'entendons dire : « avale » et nous...
Nous qui avons la bouche sèche,
nous voyons la bouche ouverte de l'équipage,
la langue pendante et haletante comme celle des chiens,
à quelques centimètres de la vulve endolorie d'Anna,
nous voyons les grandes lèvres gonflées, entrouvertes,
d'où part le jet dru éclaboussant
lancé au fond de la gueule assoiffée,

brûler les muqueuses de Sinatra,
Anna pissant si abondamment dans cette béance
que nous avons pensé que l'équipage se laisserait noyer.

L'équipage semble avoir une soif aussi infinie
que l'envie interminable d'Anna.

~

Dans l'intimité, sans relâche – nous l'avions entendu narrer ! –
Anna a dressé l'équipage à sa manière, pour ses besoins...
Les attitudes, les habiletés de la bête sont des figures imposées ;
les gestes accomplis avec souplesse résultent de la soumission
d'un corps à une longue pratique dirigée avec fermeté.
Pour la bête, les coups prodigués pendant le dressage
ont semblé des caresses ; la salive hautaine lancée à sa gueule
passait pour un baume ; la laisse serrée autour de son cou,
Sinatra croyait la devoir aux grâces de sa maîtresse à son égard.

Nous, nous imaginons l'équipage comme nous le voulons :
dressé pour le plaisir d'Anna ou pour en jeter plein la vue ;
à quatre pattes, l'air béat, orné d'un patronyme sirupeux ;
être impossible aux aptitudes irréelles, aux penchants masochistes ;
animal quasi imaginaire, voire virtuel, nommé Sinatra ;
seulement une langue surdimensionnée
tirée d'un bestiaire onirique...

~

Anna se place derrière son équipage.
Nous ne voyons plus Anna ; nous n'entendons plus que sa voix.
Nous comprenons que le spectacle qui s'achève... n'est pas terminé !

Anna reprend – et nous l'entendons dire : « Fais le beau... » et nous...
Nous l'imaginons tel un grand chien obéissant et stupide,
ainsi que nous en trouvons quelquefois dans les bandes dessinées,

assis sur ses fesses, les pattes de devant serrées près des côtes.

* * *

Le spectacle désormais semble reposer sur l’équipage…

Tel que nous le voyons, en partie caché dans la lumière absente,
assis sur ses talons, le corps, les membres et le visage découpés
par les bandes de tissu noirs, jusqu’au sexe monstrueux,
bandé à faire rêver celles qui n’ont pas beaucoup voyagé,
raide à faire souffrir les yeux qui ne peuvent s’en détacher.

Quelques secondes et Anna ligote les mains de Sinatra.
Quelques secondes et nous apercevons pour la première fois
l’abondante chevelure rousse d’Anna
et nous nous voyons y plonger les mains et la bouche.
Quelques secondes et nous ne l’apercevons plus.

Anna reprend – et nous l’entendons dire : « Éjacule » et nous…
Nous n’en croyons pas nos oreilles…

Au commencement, rien ne se produit,
mais nous devinons le travail :
le chien humain se frotte contre une chienne imaginaire,
qu’il aura sentie, surtout sous la queue, qu’il aura montée ;
qu’il aura pénétrée, sans complexe, comme d’habitude.

L’équipage est seul en scène ;
il nous fait face ; il n’est pas « manipulé ».
L’énorme attirail tremble,
la queue fait des bonds dans le vide puis retombe,
soutenue par ses muscles.
Plusieurs fois, nous suivons les sauts de l’organe, fascinés.

Le claquement d’un fouet invisible brûle le dos de l’animal.
C’est le signal ; des jets blanchâtres mouillent la scène.

L'équipage tente de lancer sa semence précisément
dans le rond de lumière blanche devant lui,
dans ce qui est un peu l'œil de Dieu dans ce décor.

Après un moment de silence,
les spectatrices et les spectateurs applaudissent l'effort,
épatés par la démonstration de puissance.
Ils apprécient simultanément la performance de l'esclave
et le dressage de la maîtresse.

* * *

À cet instant, il ne peut y avoir de rappel.

L'Équipage d'Anna,
de Jean Yves Collette (1946-),
rédigé entre le 23 mai et le 23 juillet 2007,
a fait l'objet, la même année, aux éditions de l' – oure,
d'un tirage limité à huit exemplaires
signés & numérotés.

ISBN : 978-2-89668-161-7

© Jean Yves Collette et Vertiges éditeur, 2009

– 0162 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : quatrième trimestre 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org